

M.C. 3065.

MUSÉE CERNUSCHI

4^e Exposition des Arts de l'Asie

Art bouddhique

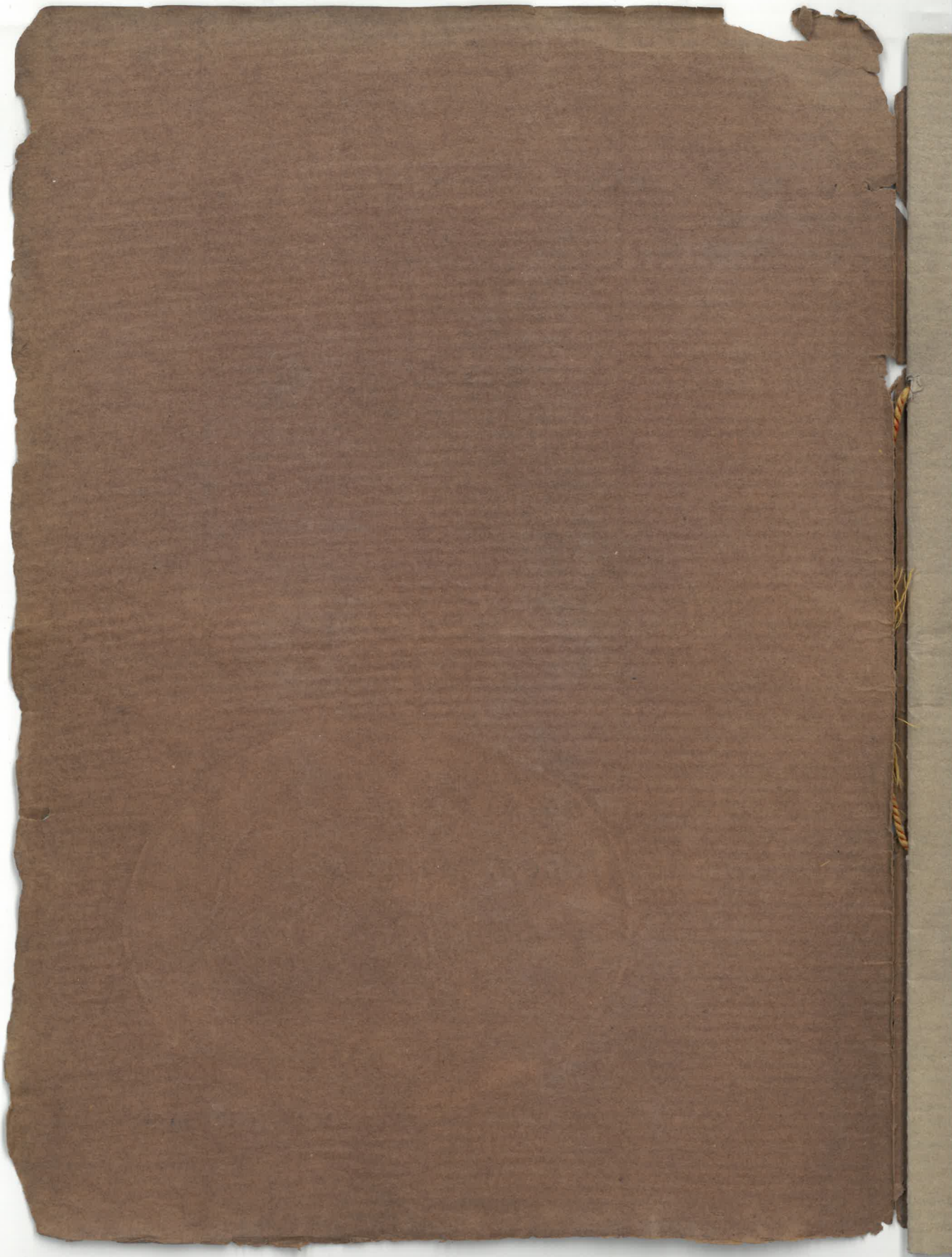
Indes, Chine

Japon, Tibet



AVRIL-MAI-JUIN 1913

4



87c 90 cat / 4

MUSÉE CERNUSCHI

4^e Exposition des Arts de l'Asie

Art bouddhique

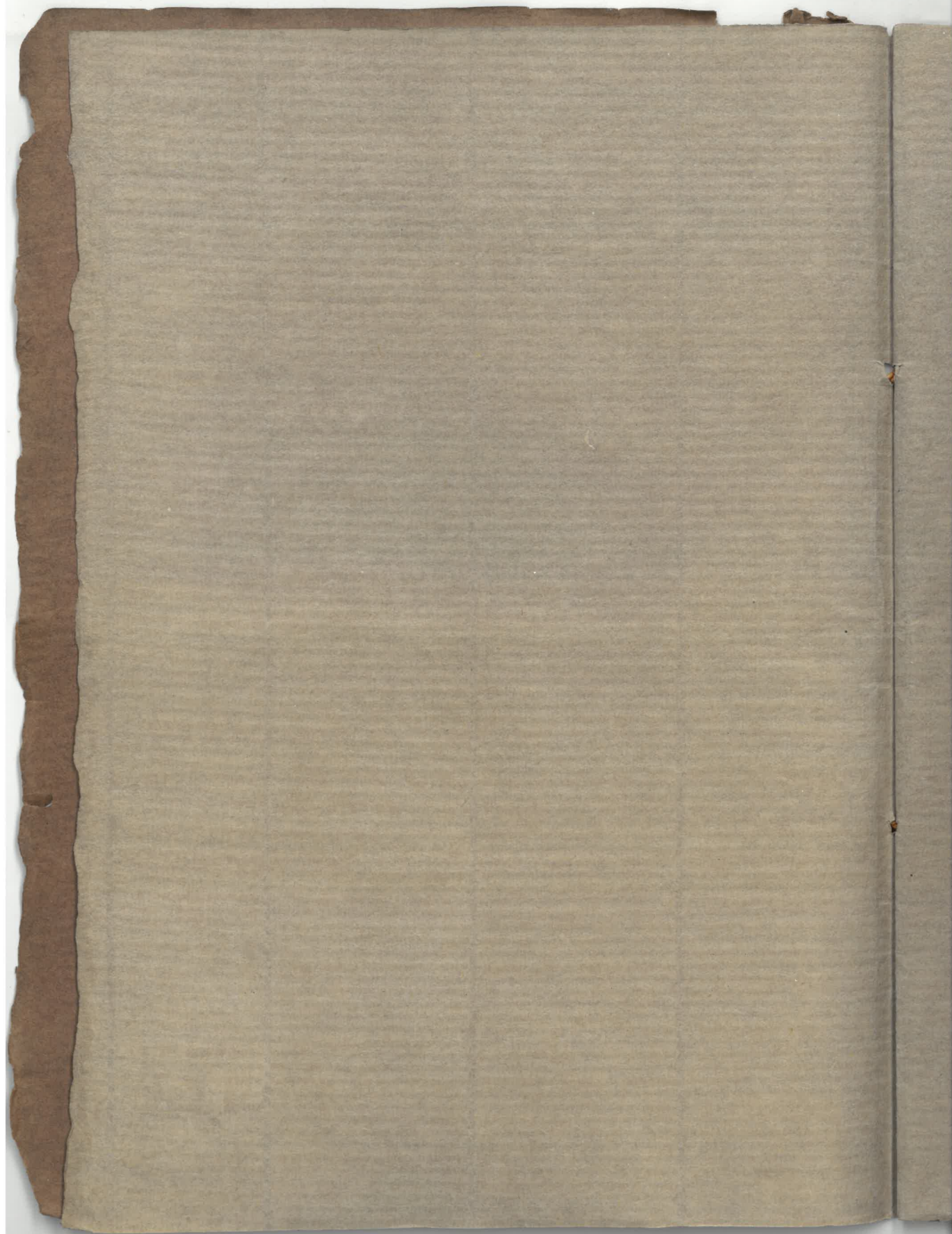
Indes, Chine

Japon, Tibet

AVRIL-MAI-JUIN 1913



A



Au cours de ces dernières années, les collections orientales de Paris se sont enrichies d'un nombre considérable de pièces bouddhiques dont l'importance et la variété réclament une étude spéciale.

La présente exposition a pour objet de mettre sous les yeux des savants et du public un ensemble destiné à faciliter la connaissance du Bouddhisme considéré comme une source multiple et complexe, d'inspirations artistiques.

Depuis longtemps, l'iconographie s'est faite l'auxiliaire précieux de la critique d'art. Souvent un détail, dans la représentation des sujets religieux, aide à définir l'œuvre par rapport à son époque et à son lieu d'origine. Rapprocher les

bouddhisants lettrés et les collectionneurs, faire profiter ceux-ci d'une érudition précise et sûre, mûrie dans les bibliothèques et les sanctuaires de l'Extrême-Orient, attirer les regards du savant sur les matériaux auxquels il pourrait, dans certains cas, recourir sans entreprendre un voyage lointain : voilà ce que se proposent les organisateurs de cette exposition. Si, du groupement que nous avons pu constituer, se dégage une vision de Beauté, émanation suggestive de ce qui fut et qui est encore pour l'Asie la grande religion universelle, nous considérerons avoir réussi dans notre entreprise.

* * *

La terre natale du Bouddhisme n'est représentée en ces salles que par un nombre restreint de pièces. Jadis, les sculptures bouddhiques de l'Inde, obstinément méconnues, n'étaient l'objet d'aucune convoitise ; aujourd'hui, le gouvernement britannique étend à bon droit sa protection sur la sépulture d'une religion disparue depuis

de longs siècles dans la Péninsule; l'*Archeological Survey* s'oppose à l'exode des pièces importantes. Aussi nous félicitons-nous des circonstances heureuses qui nous permettent d'exposer une cinquantaine de fragments « gréco-bouddhiques » provenant de l'ancienne province du *Gandara*, et réunis en marge de la belle collection dont les travaux de M. Foucher ont récemment enrichi le Louvre. Trois pièces venues de Londres, d'un style identique, sont placées dans la même vitrine. Une pierre sculptée, détachée d'un *stupa* de *Bodh-Gaya*, est tout ce qui rappelle dans le cadre de notre exposition l'« époque médiévale ».

* * *

Les documents bouddhiques de provenance chinoise que nous avons pu réunir sont plus nombreux. Beaucoup offrent un grand intérêt. Des rapprochements utiles doivent s'en dégager.

L'étude des sculptures exécutées sous les *Wei* du Nord (386-549), les *Souei* (581-618) et les *T'ang* (618-960) est de date récente. Le voyage

*

archéologique de M. Chavannes dans la Chine septentrionale, les découvertes de M. Pelliot, de M. Aurel Stein, des missions allemandes et russes qui visitèrent la Mongolie, ont projeté des lumières nouvelles sur l'origine de cet art et l'étendue de son rayonnement. Quelques connaisseurs, dont le goût s'était formé par le culte du *Trecento* et de l'art gothique, perçurent aussitôt des affinités nombreuses entre les œuvres de ces époques et celles qui venaient de se révéler en Chine. Ils n'hésitèrent pas à les faire entrer dans leurs collections et dans leurs magasins. Les pièces qu'ils nous ont confiées offrent des garanties sérieuses de date et de provenance. Pour beaucoup d'entre elles, il serait aisé de retrouver l'emplacement qu'elles occupaient jadis dans les « carrières bouddhiques » du *Honan* et des marches occidentales.

Une comparaison minutieuse entre ces sculptures et celles de l'époque *Han*, qui leur sont antérieures, nous permettra un jour de déterminer ce que les imagiers chinois doivent à leurs traditions autochtones, et quelles formules d'art leur apporta la religion de *Fô*, lorsqu'elle

leur vint de l'Inde. Sur quelques-unes des stèles exposées, l'arbre *Ho-Houan* des taoïstes, les nuages en volutes, les phénix et les dragons, voisinent avec les lotus de l'Inde, les *Boddhisatvas* aux tiaras emperlées, et les moines à la tête rasée, dont la robe se plisse souvent encore selon le canon indo-hellénique.

Le même alliage d'éléments indigènes et étrangers se retrouvera plus tard dans les bronzes et les terres cuites de la dynastie Mongole (1280-1367) et des *Ming* (1368-1644). Mais ces œuvres ne révèlent plus — ce qui aurait été chose impossible — l'influence de l'Inde où le bouddhisme s'était, depuis longtemps, éteint. Par contre, nombre de pièces des quatorzième et quinzième siècles trahissent des inspirations lamaïstes ; ce sont en effet des religieux tibétains qui propagèrent en Chine, sous la dynastie des *Yuan*, l'initiation bouddhique.

Nous n'avons pas voulu alourdir notre section chinoise en y accumulant ces figures de porcelaine et de bronze, relativement modernes, qu'on rencontre à chaque pas sur le marché. Cette catégorie d'objets est suffisamment connue en

Europe. Elle a, pendant de longues années, contribué à la prospérité de la Compagnie des Indes et à la délectation des « bibeloteurs », épris de curiosités exotiques. Il n'y a donc ici qu'une lacune intentionnelle.

Il n'en va pas de même en ce qui concerne la peinture bouddhique chinoise. Nous n'avons malheureusement que peu d'exemples à en montrer. En compensation, nos visiteurs trouveront, dans la section japonaise, une série d'anciennes peintures où est fidèlement interprété le style de *Godoshi* et de *Ririomin*. Deux d'entre elles offrent des analogies intéressantes avec la célèbre *Kouan Yin* de la collection Freer.

* * *

En constituant la section du *Butsuyé*, nous avons eu l'occasion d'apprécier une fois de plus et d'utiliser le travail des amateurs japonisants. Paris a toujours été un de leurs centres préférés. Aussi avons-nous pu aisément recueillir bon nombre de pièces caractéristiques.

On a dû renoncer à un classement des œuvres d'après les sectes bouddhiques auxquelles elles appartiennent. La série de nos documents n'est pas assez complète et, d'autre part, l'étude de ces sectes est encore trop peu avancée. Toutefois, il est facile de reconnaître, parmi les *kakemonos* exposés, quelques *Amida* traités selon l'esprit de la secte *Gio-Dô* : une vision de lumière et de sérénité s'y matérialise en silhouettes hiératiques d'or pâle.

La puissante secte *Zen*, qui florissait à l'époque des *Ashikaga*, n'est malheureusement représentée dans nos salles par aucun objet d'importance. Il ne nous est donc pas donné, pour cette fois, de fournir un apport, si modeste soit-il, à l'étude de ce grand mouvement religieux et esthétique auquel le Japon doit tant de chefs-d'œuvre.

Parmi les peintures, les bronzes et les bois sculptés, les amateurs reconnaîtront aisément des œuvres ayant figuré dans d'illustres ventes et des expositions antérieures ; d'autres pièces sont tout fraîchement déballées, et demeurent inédites encore pour le collectionneur parisien.

La présence, dans nos vitrines, de quelques masques de *Nô*, rappelle que le drame sacré du Japon est intimement uni au bouddhisme. Nous avons restreint notre choix afin de respecter les limites entre l'art bouddhique au Japon et le « Japon artistique ».

* * *

L'âpre et montagneux Tibet a toujours été, pour les adeptes de *Çakia-Mouni*, comme un reliquaire géant. L'iconographie bouddhique est devenue dans ce pays une nouvelle religion, un trésor immuable et éternel, jalousement conservé par des initiés. On a peut-être trop longtemps hésité à donner l'importance qui convenait aux images de bronze fondues dans les lamaseries. Ne suffit-il pas, pour justifier leur présence dans les collections et les musées d'Europe, que jamais, comme l'affirme M. Jacques Bacot, on n'ait connu deux répliques exactement pareilles d'une même divinité, et qu'il s'agisse toujours d'une cire perdue, dont l'exécution très variée dénote chez le fondeur une habileté que les Japonais n'ont pas surpassée ?

Il en est de même pour la peinture. Longtemps on ne l'a considérée qu'au point de vue iconographique. Les quelques exemples qui figurent ici semblent prouver que, dans l'étude des bannières tibétaines, il conviendra de distinguer un jour entre ce qui fut de l'art et ce qui fut de la main-d'œuvre.

Tout en traitant leur sujet avec une inflexible rigueur, les maîtres tibétains savaient le parer d'un riche apport de couleurs et de lignes expressives. Et souvent, autour de quelque *Yamantaka* farouche et sanglant, s'échelonne un paysage idyllique où des pins-déodars et des cimes neigeuses se profilent contre un ciel d'azur et de rose, où les vallées encaissées parmi les rochers sont comme de grandes nappes vertes que sillonne la blancheur des torrents.

* * *

Nous devons à l'Indonésie et à l'Indochine quelques fort belles pièces. En tout premier lieu, une suite de têtes de Bouddhas et de *Boddhisatvas*, pour la plupart en grandeur nature, attirent l'attention par leur puissant intérêt documentaire.

Elles seront certainement l'objet d'un examen critique basé sur la méthode comparée. On y voit l'idéal de beauté canonique enseigné par les prédicateurs bouddhistes se modifier peu à peu selon le milieu où il fut introduit : qu'il s'agisse d'un Javanais, d'un Laotien, d'un Birman, on devine chez l'artiste le désir de créer un Bouddha autochtone, de son sang et de sa race.

Une collection de bronzes javanais, dont la belle patine verte fait songer à de la malachite et qui tous furent trouvés dans des fouilles, nous donne une haute idée des ciseleurs éduqués devant les sculptures du *Borobodour*. De même, quelques statues du Laos, également en bronze, attirent le regard par la stylisation, ingénieuse et souple, de leurs formes.

*
* * *

Un catalogue sommaire doit paraître en mai. M. E. Chavannes, membre de l'Institut; MM. A. Foucher, P. Pelliot, R. Petrucci et

J. Hackin, ont bien voulu nous accorder le précieux concours de leur érudition, tandis que M. Tchou faisait une première lecture des textes chinois gravés sur les œuvres exposées. M. Gaubert, du Musée d'histoire naturelle, a accepté de nous conduire en une enquête minéralogique portant sur la nature des matériaux employés par les sculpteurs.

En terminant notre courte préface, nous sommes heureux de remercier tous ceux qui ont collaboré à la réalisation de notre tâche, et tout particulièrement nous adressons une parole de gratitude et de confraternelle sympathie aux savants et aux collectionneurs de l'étranger qui s'associèrent à notre effort avec tant de bonne grâce et de cordialité.

VICTOR GOLOUBEV.

H. D'ARDENNE DE TIZAC.

Deux salles du

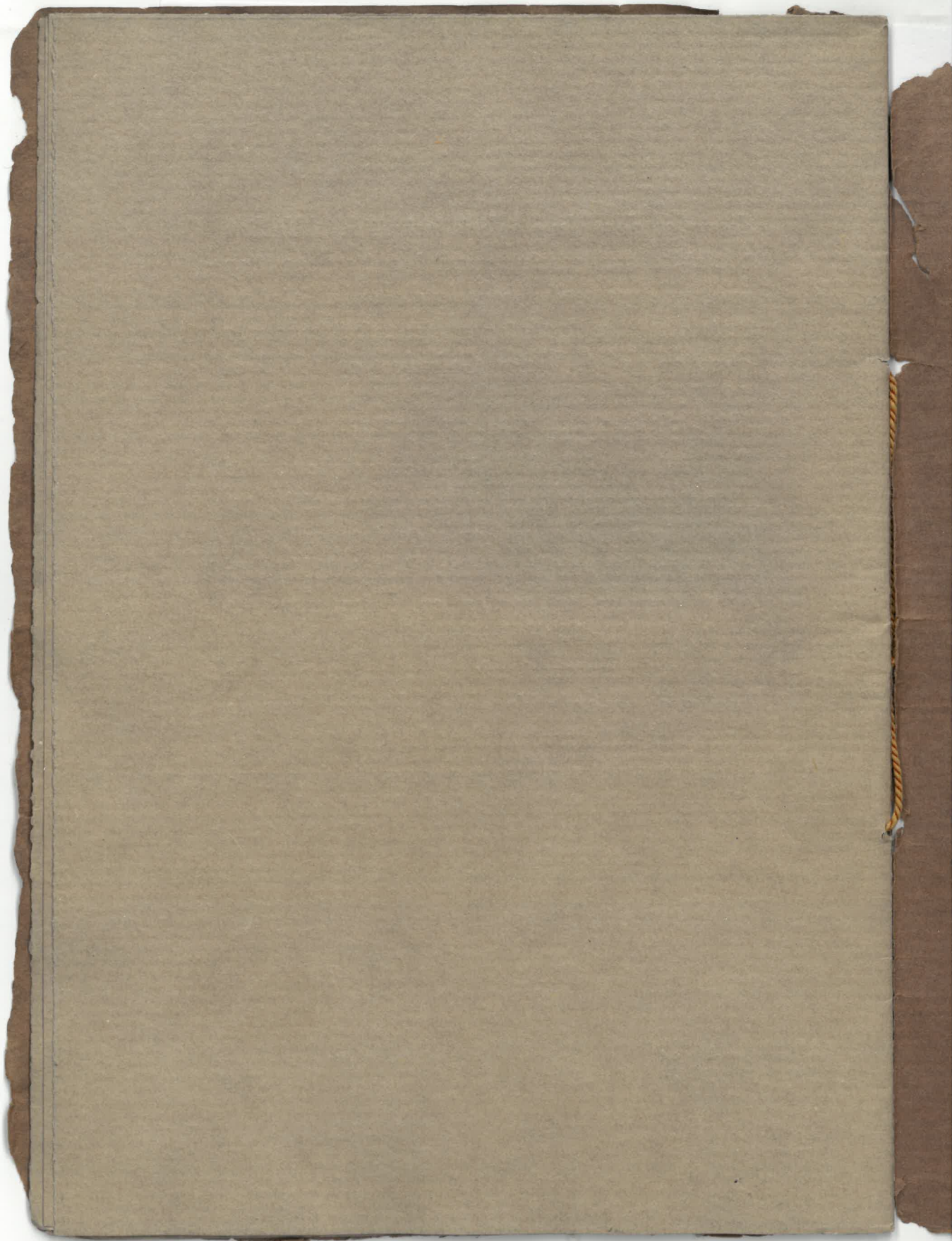
Deux salles du rez-de-chaussée ont été aménagées pour la présente exposition. L'une d'elles contient une collection d'estampages exécutés en Chine d'après des sculptures bouddhiques des époques *Weï* et *Tang*. Cette série complète utilement les documents originaux réunis à l'étage supérieur.

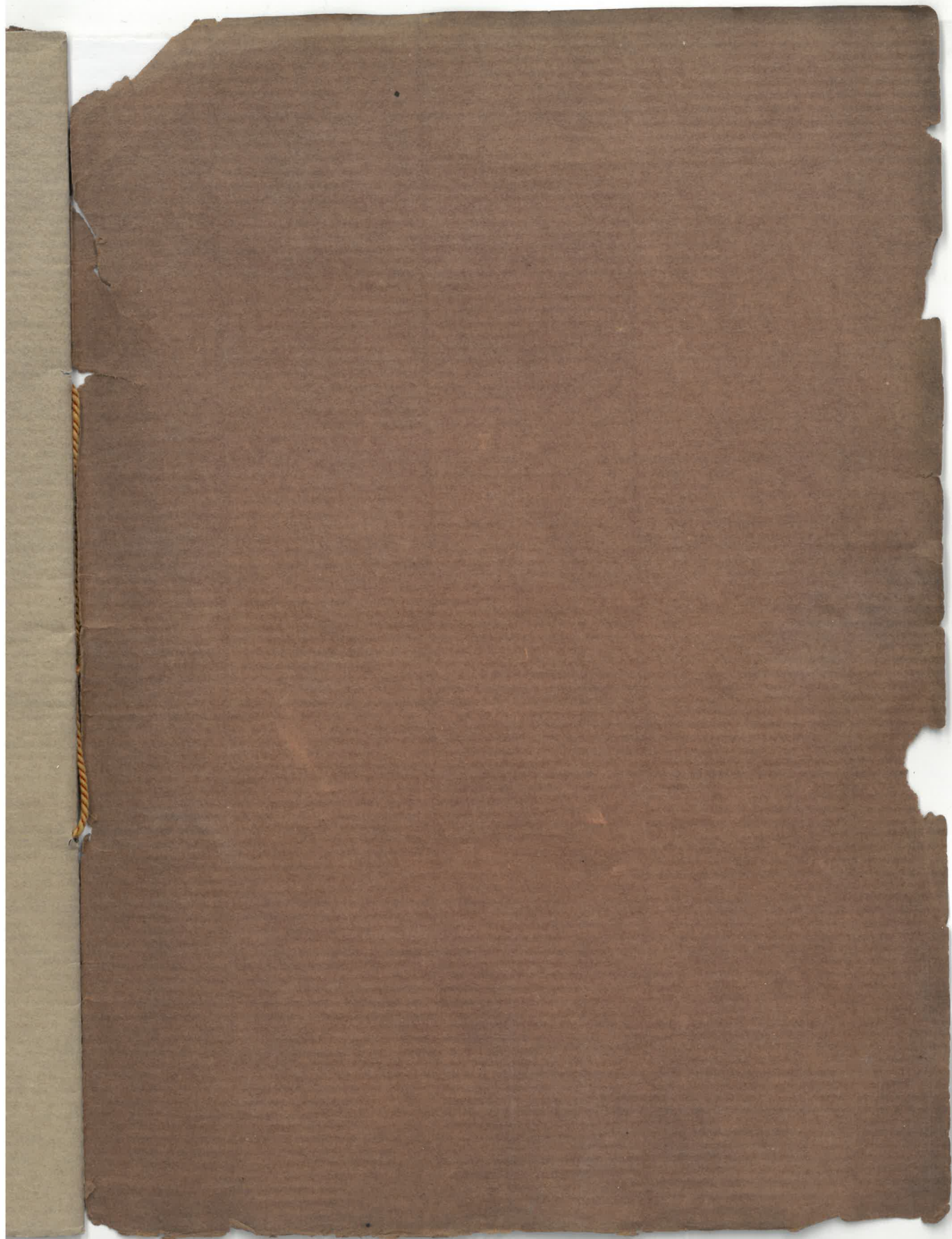
L'autre salle est consacré aux peintures murales d'*Ajanta*. Les vingt-huit temples excavés de cette région se trouvent dans l'État d'*Hyderabad* (*Indes Anglaises*, 20° 32' N. et 75° 46' E. méridien de *Greenwich*). Ils contiennent le plus important ensemble de peintures bouddhiques jusqu'ici découvert dans l'*Inde*, et qui fut constitué pour la plus grande partie entre les années 500 et 642. Leur extrême état de délabrement a provoqué à plusieurs reprises des tentatives de copie. Durant ces dernières années, *Mrs. Herringham* a entrepris de relever quelques-unes de ces peintures murales, en les restituant avec fidélité dans leur

dessin et dans leur coloris primitifs. L'Indian Society a mis gracieusement à notre disposition quatre de ces copies, nous leur avons adjoint un certain nombre de photographies exécutées sous la direction de M. Victor Goloubew en 1910 et 1911.

La Bibliothèque d'art et d'archéologie, 16, rue Spontini, tient à la disposition de ses visiteurs une série d'ouvrages relatifs au bouddhisme et à l'art bouddhique. De même, on y peut consulter les photographies que la mission Pelliot établit lors de sa dernière exploration en Chine, dans les grottes des Dix Mille Bouddhas.

On y trouve aussi une collection complète de photographies exécutées d'après les sculptures de Sanchi et d'Amaravati, dans les Indes anglaises et un certain nombre de documents iconographiques concernant le temple du Boroboudour.





VICTOR JACQUEMIN. — PARIS.

17.C.
Expo 1889